



Cofondatrice d'aa-e et codirectrice du festival Visions d'exil, Judith Depaule a conçu *Je Passe 4*, pièce reprenant les récits de sept artistes déracinés. ANNE VOLERY

A Paris, le festival Visions d'exil met en lumière l'expérience de la quarantaine sous le prisme d'artistes dont l'exil est «une forme de confinement permanent»

MILLE ET UN CONFINEMENTS

EMMANUEL HADDAD

Arts ▶ «Quand Judith Depaule m'a parlé du thème 'd'un confinement à l'autre', j'ai immédiatement pensé aux prisonniers politiques et d'opinion en Syrie. Eux vivent un vrai confinement depuis près de dix ans», raconte Omar Ibrahim, peintre syrien vivant aujourd'hui à Bayonne, à propos de l'intitulé de la quatrième édition du festival parisien Visions d'exil, organisé par l'Atelier des artistes en exil (aa-e) jusqu'au 6 février 2021.

Créé en janvier 2017, l'aa-e offre un espace de travail et de soutien à quelque 200 artistes de 45 pays, en plein cœur de la capitale. Toutes ces personnes ont connu, chacune à leur niveau, des épreuves de réclusion souvent bien plus terribles que le confinement qui s'est déployé sur le continent européen à la faveur de la pandémie; ceci qu'ils aient fui une situation de guerre ou de persécution pour des raisons religieuses, ethniques, d'orientation sexuelle, de genre ou de convictions politiques.

Le thème du festival est venu à Judith Depaule, cofondatrice d'aa-e avec Ariel

Cypel, pendant le premier confinement, démarré en mars: «Nous étions tous en télétravail, donc nous faisons un suivi personnel auprès des artistes pour vérifier que personne n'était en situation de détresse. Or en discutant, j'ai découvert que le confinement les renvoyait à des choses familières. Entre ceux qui ont vécu des assauts ou des sièges pendant la guerre et les autres qui ont été emprisonnés, beaucoup de choses faisaient écho au confinement. Je me suis dit que ça serait intéressant de revenir là-dessus. L'exposition montre ça. A la fois les confinements d'autres temps et la réaction au confinement actuel. Tu t'aperçois que l'exil est une forme de confinement et que ça traverse tout ce qu'ils font.»

Salut par le streaming

Le festival, mêlant exposition, performances musicales, théâtrales et chorégraphiques, aurait dû démarrer le 31 octobre. Or deux jours avant son ouverture au Palais de la Porte Dorée, un nouveau confinement est déclaré et tous les événements culturels sont repoussés aux calendes grecques. Soudain, l'intitulé du festival prend une

autre signification. «D'un confinement à l'autre': on ne savait pas si bien dire!», en rit Judith Depaule depuis son bureau de l'aa-e.

Les œuvres montrent à quel point l'épreuve du confinement a pu en rappeler d'autres, plus cruelles

Comme beaucoup de structures culturelles confrontées au même problème, Visions d'exil s'est alors tourné vers la seule issue possible pour éviter le néant: le *streaming*. Sur la plateforme internet de l'aa-e, une vidéo de l'exposition, dont le vernissage au Pavillon Carré de Baudouin a été retransmis en direct, permet aux internautes de découvrir les œuvres des artistes présentées par eux-mêmes.

Omar Ibrahim a peint, sur un tableau de six mètres sur trois, une scène à la fois onirique et terrifiante de ce

qu'il nomme «les monstres intérieurs et extérieurs, communs aux deux confinements». «Je voulais à la fois faire une œuvre en mémoire des prisonniers syriens et parler du confinement actuel, précise-t-il. Au milieu de la lutte pour la survie qui s'est imposée pendant la guerre en Syrie, des monstres intérieurs, cachés dans la vie normale, ont surgi: la cupidité, l'envie, la tricherie, en même temps que les monstres extérieurs qu'étaient les bombardements et la mort. Aujourd'hui, des monstres intérieurs comme la négativité, la solitude et autres idées noires ont surgi face au virus et au confinement.»

«Déconstruire les stéréotypes»

Les deux tableaux de l'artiste palestinienne May Murad, intitulés *Virtual Reality*, la montrent prenant la pose devant des fenêtres numériques où on peut lire entre autres «Warning: you must be carrying a lot of memories. Do you want to delete it?» («Attention: vous devez porter beaucoup de souvenirs. Voulez-vous les effacer?») «J'ai eu cette idée à Gaza, où j'étais en relation numérique avec un artiste écossais, raconte-t-elle dans la vidéo. On parta-

geait notre vie sur WhatsApp, Skype, et je voulais refléter ma situation dans la bande de Gaza, où il n'y a ni électricité, ni internet.»

Certaines œuvres montrent à quel point l'épreuve du confinement a pu en rappeler d'autres, plus cruelles. Ainsi de la bande dessinée de Papa Divin et Mohammed Nour Wana, *Le Confinement des autres*, où le duo soudanogolais met en perspective la pandémie à Paris avec leur expérience d'esclaves en Libye. «Le festival permet de déconstruire un certain nombre de stéréotypes, notamment le racisme structurel qui voudrait que l'exil soit facile et que les personnes exilées ne visent qu'à profiter du confort ici, sans se demander ce qu'ils ont dû quitter et pourquoi», précise Judith Depaule.

Si le festival demeure clos jusqu'à nouvel ordre, les portes de l'atelier sont grandes ouvertes et les artistes continuent d'y créer, confinement ou pas. Déambulant dans un dédale de couloirs, Ariel Cypel ouvre des portes donnant ici sur un atelier de peinture réunissant des artistes turkmène, syro-libanais et kurde iranien, là sur un atelier de couture où un tailleur sénégalais •••

... prépare des costumes pour de futures représentations.

Entrer dans le système

Passant devant un studio d'enregistrement en travaux, il fait une pause et précise: «Ce que nous voulons, c'est permettre aux artistes de s'approprier les lieux. Ainsi, nous avons à un artiste syrien qui gère la caisse, un cinéaste palestinien comme administrateur et un photographe ukrainien touche-à-tout qui s'occupe du chantier du studio de répétition. C'est aussi un moyen pour nous de les salarier, de les faire entrer peu à peu dans le système.»

«On ne peut pas peindre lorsqu'on vit dans la rue avec ses enfants et qu'on a faim»

Ariel Cypel

Là-dessus, l'auteur-metteur en scène est clair: «Nous sommes engagés du côté des migrants. On s'occupe d'artistes car c'est ce qu'on sait faire, mais pas parce que ce sont des artistes.» Outre les ateliers de création, le dédale de l'aa-e donne aussi sur une salle de cours de «français à travers l'art», tandis qu'une autre accueille des psychologues et des avocats bénévoles pour offrir un soutien psychologique aux artistes et les accompagner dans leurs demandes d'asile ou d'aide au logement. «On ne peut pas peindre quand on vit dans la rue avec ses enfants et qu'on a faim», résume Ariel Cypel. I

«Visions d'exil, d'un confinement à l'autre». Le site visionsexil.aa-e.org propose notamment une visite virtuelle de l'exposition.



May Murad, *Virtual Reality*, peinture. MAY MURAD



Papa Divin et Mohammed Nour Wana, *Le confinement des autres*. PAPA DIVIN ET MOHAMMED NOUR WANA



Duaa Qishta, *Bicyclette*, peinture. DUAQ QISHTA



Sara Farid, *Femmes tombées*, photographies. SARA FARID

Duaa Qishta, la liberté à vélo

Portrait ► Originaire de la bande de Gaza, la plasticienne palestinienne développe son art à Paris, au sein de l'Atelier des artistes en exil.

Sur son carnet de croquis, Duaa Qishta s'esquisse en train de déambuler dans la rue, chaussée de lunettes 3D et entourée d'un lion et d'une girafe. Elle dessine des centaures mi-animaux mi-vélo ou une femme à bicyclette sortant d'un vagin. «J'ai fait ce dessin surréaliste parce que dans mon pays, les hommes refusent qu'une femme fasse du vélo car ils croient qu'elle risque de perdre sa virginité», éclaire l'artiste palestinienne originaire de la bande de Gaza, arrivée en France le 21 janvier dernier.

Dans l'espace réservé aux femmes au sein de l'Atelier des artistes en exil (aa-e), entre un tableau d'un bleu majestueux, des dessins de mains et quelques plantes séchées, la frêle mais expressive Duaa Qishta revient sur l'origine de l'omniprésence du vélo dans sa vie. «Quand j'étais petite, j'avais un vélo pour enfant mais, une fois devenue grande, mes parents, mon frère et tous mes amis n'ont pas arrêté de me dire que ce n'était pas bien de faire du vélo», se souvient l'artiste qui aura 30 ans le mois prochain. «Lorsque j'ai terminé mes

études de mathématiques, j'ai commencé à peindre et décidé de me concentrer sur mes desirs. J'ai réalisé que mon rêve était de faire du vélo. Pourtant, lorsque je regardais par la fenêtre, je ne voyais que des hommes en faire alors que moi, je devais rester à la maison.»

«Le vélo permet aux femmes des pays arabes de se battre pour leur liberté»

Duaa Qishta

Lorsqu'elle découvre l'œuvre de l'artiste français Théodore Géricault (1791-1824) et sa passion pour les chevaux, Duaa Qishta ouvre une brèche dans le carcan de la société gazaouie, qu'elle décrit «en confinement permanent car coupée du monde, sans même l'électricité. J'ai eu envie d'être comme lui mais avec ma bicyclette, d'avoir un vélo comme ami.» L'avant-dernière d'une fratrie de quatre enfants se met alors à reprendre les tableaux de Théodore Géricault en les transformant. Au-delà d'un loyal compagnon, la Palestinienne estime que «le vélo permet aux femmes des

pays arabes de se battre pour leur liberté.»

Dans l'exposition «D'un confinement à l'autre», au Pavillon Carré de Baudouin à Paris, Duaa Qishta présente deux tableaux et une installation. Celle-ci met en scène son vélo auquel est accrochée «une grosse pierre à l'arrière, qui représente le poids des traditions et des coutumes. C'est ce que j'ai ressenti la première fois que j'ai fait du vélo à Paris, en février, se souvient la plasticienne. Je me suis dit que je n'y arriverais pas car j'avais tout ce poids avec moi.»

Au début, Duaa Qishta se rendait à l'aa-e pour suivre des cours de français et obtenir de l'aide dans sa procédure de demande d'asile. Désormais, elle y travaille tous les jours sur ses projets et se réjouit de la «bonne ambiance» qui y règne. «Avec les autres artistes femmes, on met de la musique, on danse, on partage nos idées.»

Outre un cadre de travail et des amitiés naissantes, Duaa Qishta a aussi rencontré son petit ami Hussein, «un peintre et écrivain iranien qui travaille dans la pièce d'à côté... Et dont la photo trône sur son bureau. Ensemble, ils ont créé une page Facebook nommée «L'Amour en exil». «Je suis chanceuse, juge Duaa Qishta, l'atelier des artistes en exil aide aussi à trouver l'amour!» VIRGINIE LE BORGNE

Le fléau des féminicides

Photographie ► L'exposition du festival Visions d'Exil fait la part belle à des créations de femmes artistes en exil autour de ce thème devenu crucial durant le confinement.

Quand elle est arrivée en France, en février 2018, Sara Farid ne s'attendait pas à se retrouver confrontée à un problème d'une telle ampleur. «J'ai commencé à lire les histoires de toutes ces femmes battues et tuées par leurs maris, se souvient la photographe pakistanaise. Notamment le cas de cette femme dont le corps a été découpé en morceaux, mis dans une valise, puis retrouvé flotant dans une rivière. Ou encore cette autre femme brûlée par son conjoint face à sa fille de 7 ans.» En 2019, 146 femmes ont été tuées par leur conjoint ou ex-compagnon, selon des chiffres du ministère français de l'Intérieur.

Afin de mettre la lumière sur ces féminicides, Sara Farid a décidé d'afficher deux séries de clichés dans l'exposition «Visions d'Exil, d'un confinement à l'autre», au Pavillon Carré de Baudouin, à Paris. La première documente la marche qui a eu lieu dans la capitale en novembre 2019. La photographe de 41 ans y a rencontré des militantes réjouies de voir que la France parlait enfin publique-

ment du «monstre que sont les violences domestiques».

Sara Farid, elle, parle d'un «crime en quelque sorte invisible, car le nom des femmes n'est connu qu'après leur mort. J'étais choquée de voir à quel point c'est un tabou, même en France. Au Pakistan, culturellement, c'est évidemment le cas», rappelle la photographe, ajoutant que son pays natal est le sixième plus dangereux au monde pour les femmes. Et de poursuivre: «La France est encore très patriarcale, les femmes sont techniquement protégées par les lois mais quand elles veulent porter plainte, la police ne les prend pas au sérieux.»

«Durant la séance photo, les volontaires avaient toutes une histoire à raconter» Sara Farid

Pour sa deuxième série, artistique cette fois, la photographe, qui travaille d'ordinaire pour des agences de presse et des journaux, a demandé à des femmes volontaires de poser. «Une artiste maquilleuse de théâtre a recréé des

blessures en se basant sur des cas des femmes victimes de violence ou de proches de victimes que j'ai rencontrées», développe Sara Farid. Sans vouloir rendre la série repoussante, elle en assume le côté choc: «Il faut visualiser ce que c'est pour une femme de souffrir. Durant la séance photo, les volontaires ont même commencé à parler de leur propre expérience ou bien de celle de leur mère. Elles avaient toutes une histoire à raconter...»

Pour Alaa Sndyan, artiste syrienne de 31 ans et féministe de la première heure, la chambre à coucher cristallise le problème des violences domestiques. Dans une salle remplie des clichés de Sara Farid, l'architecte de formation a réalisé une installation constituée d'un lit sur lequel du charbon fait office de matelas. «C'est la chambre de l'enfer où le charbon symbolise le fait que les femmes qui se retrouvent dans ce genre de relations sont brûlées de l'intérieur», explique Alaa Sndyan. «Au Pakistan, on regarde comment les femmes en Europe se sont battues pour obtenir leurs droits, conclut Sara Farid. Mais en réalité, maintenant que je suis ici, je me rends compte que ces droits ne sont pas acquis, c'est toujours une bataille. Il ne faut jamais abandonner.» VLB